

Récit Laurence Bertels
envoyée spéciale à Prague

Rendez-vous dès l'aube, près de trois mois avant la première du *Procès*, le 15 novembre, à l'heure du petit-déjeuner, celle à laquelle Joseph K. fut réveillé par les fonctionnaires chargés de l'arrêter. Une absurdité. Que va tenter de comprendre le Théâtre en Liberté et... en chemin vers Prague pour suivre les traces de Kafka, à l'heure où la capitale tchèque fête, de part et d'autre de la Sveltsa, les trente ans de la révolution de Velours.

Avant d'arpenter la ville en tous sens, de s'imprégner, à la lueur de la lune, de l'atmosphère particulière du vieux cimetière juif, de passer comme le héros du *Procès*, de la cathédrale Saint-Guy au Château, Hélène Theunissen, qui dort, rêve et mange Kafka depuis des mois, propose à son équipe un travail à la table; une immersion dans le cœur et l'esprit d'un des écrivains majeurs du XX^e siècle. "Tout le monde sera sur le plateau tout le temps. J'envisage un travail très collectif qui racontera aussi notre collectif. C'est un roman qui nous trimballe dans plein de lieux différents: le palais de justice, la banque, la cathédrale, mais je vois une scénographie sobre avec des tables et des chaises, des portes plus petites que les comédiens et un pont inachevé pour incarner l'idée d'écrasement. Au début, j'imagine un rideau de fer. Chacun d'entre vous viendra raconter une anecdote personnelle, intime."

Et de poursuivre: "Kafka est né en 1883, à Prague, dans une famille de Juifs allemands qui avait de l'argent. Son père avait réussi à faire fructifier son commerce et sa mère aidait au magasin. Il a une pratique ennuyeuse du judaïsme. Ses deux frères meurent jeunes et il devient l'aîné par accident. Son père voulait qu'il reprenne ses affaires, mais Kafka, qui en a une peur bleue, est maladif et plaintif."

Toute la troupe est suspendue aux lèvres de la metteuse en scène, qui leur raconte aussi les amours et relations difficiles de l'écrivain avec les femmes. Ainsi que la culpabilité qui a régi sa vie. Le vrai travail théâtral n'a pas encore commencé, mais cette mise en condition est une première entrée en matière.

Écrasé par un père dominant

Suivra la lecture de la célèbre *Lettre au père* de cinquante pages, que Kafka écrivit deux ans avant sa mort, mais n'expédia jamais. Une missive de la plus haute importance pour qui veut comprendre la souffrance, la soumission, la fragilité, le rapport à l'autorité de l'écrivain hypocondriaque, écrasé depuis la plus tendre enfance par un père dominant, méprisant et humiliant, qui jamais ne lui laissa l'espace nécessaire pour exister.

En toute logique, c'est Bernard Gahide, alias Joseph K., méconnaissable avec ses cheveux noirs jais, qui entame la lecture. Il pose la lettre sur l'attaché-case en cuir fatigué, qu'il a pris soin d'emporter, et nous emmène dans l'intimité de cette relation complexe et éclairante. Assis en rond, les autres comédiens boivent ses paroles, s'immergent dans l'esprit de Kafka, et prennent le relais lorsque, la bouche trop sèche, il demande un peu d'eau.

Malgré la fatigue générale, des yeux qui clignent parfois, l'attention est palpable et l'envie de mieux connaître Kafka, de plus en plus perceptible.

Le lendemain matin, Lucia, la guide, nous emmène sur les traces du petit Franz, en commençant sa visite par la maison où il est né, à la limite du ghetto, qui n'existait plus à cette époque, à la frontière des mondes juif et catholique.

Sa mère, spirituelle, vient d'une famille de savants et il a hérité de sa sensibilité. Son sens du devoir et de la discipline lui viendra plutôt du côté paternel.

Nous découvrons ensuite la place de la Vieille-

Ville où la famille, qui a changé en tout quatorze fois d'appartement, aura déménagé à plusieurs reprises. Derrière cette place, se trouvent l'école primaire et le lycée où l'écrivain suivit ses études, en allemand. Raison pour laquelle il écrivit ses romans dans la langue de Goethe, qu'il maîtrisait parfaitement. "J'ai demandé à Bernard s'il se sentait capable d'apprendre quelques phrases, en allemand, précise Hélène Theunissen. Il m'a répondu qu'il le parlait..."

Du salon littéraire aux prostituées

La guide attire notre attention sur la maison à la licorne qui abritait à l'époque un salon littéraire fréquenté par Oscar Wilde, Einstein et Kafka, bien entendu. Ornée d'un soleil noir, la maison voisine accueillait les prostituées que fréquentait également volontiers l'écrivain, dont la vie était réglée comme du papier à musique: "Le matin, il arrivait à 8 heures à sa compagnie d'assurances. Il y restait jusqu'à 14 heures, puis faisait la sieste, allait dîner chez ses parents vers 20 heures, puis sortait et, enfin, écrivait la nuit, dans les brumes de l'alcool et de la fatigue. Dans le silence aussi, car le bruit de Prague le dérangeait. Malgré tout, il se sentait isolé."

Nous traversons une galerie où se trouve ladite compagnie. Au sol, des mosaïques indiquent que celle-ci gérait les accidents de travail, très fréquents à l'ère industrielle, et les incendies.

Concentré, déjà habité par le personnage, B. Gahide, qui a soigneusement préparé le séjour, ne perd pas une miette des explications. Isabelle Debeir, qui est aussi photographe, mitraille à cœur joie. La ville est magnifique, les points de vue infinis, et les artistes, en situation. De quoi ramener de la belle matière.

Incontournable, au programme de ce voyage d'études, la visite du musée Kafka, qui fascine Hélène Theunissen. Bien agencé, avec sa muséologie soignée, il propose une véritable plongée dans la vie de l'écrivain, vidéos d'époque à l'appui. On y découvre surtout les manuscrits de la *Lettre au père*, lue la veille par la troupe.

Hélène demande à Hubert Amiel, chargé de réaliser le teaser, de filmer ces écrits. Ainsi qu'à Vincent Bresmal, vidéaste du spectacle. On ne sait jamais.

L'éternel fiancé

L'occasion aussi d'admirer le premier chapitre du *Procès*, et d'en savoir plus sur la vie sentimentale compliquée de Kafka, l'éternel fiancé, titre choisi par Jacqueline Raoul-Duval pour son roman hybride. De mieux connaître aussi les quatre femmes de sa vie. D'abord, Felice Bauer, avec qui il rompit deux fois ses fiançailles. Il avait pourtant commencé à aménager un appartement pour eux au Palais Wallenstein, actuel siège du Parlement. Il s'était d'abord concentré

sur le premier étage, mais son loyer trop élevé le contraignit à se diriger vers un deux-pièces, plus accessible, au quatrième étage. Malgré cela, il ne franchit jamais le pas décisif, estimant sans doute qu'il n'y avait pas de place pour le mariage dans le mode de vie qu'il avait choisi. "Comment peut-on trouver plaisir au monde, à moins que ce ne soit une fuite?", écrivait-il dans son *Journal*. Et à son ami poète, Max Brod, en 1921: "Il ne m'est possible d'aimer que si je peux placer mon objet tellement plus au-dessus de moi qu'il me devient inaccessible."

S'ensuit un portrait de Milena Jesenska, femme communiste, avec laquelle il vécut une histoire passionnée. Elle avait 20 ans, lui 37. L'anxiété finit par l'emporter. "Ces lettres en zigzag doivent cesser; Milena, elles nous rendent fous. Je ne peux tout de même pas garder un ouragan dans ma chambre."

Son père s'opposa fermement à sa liaison avec Julie Wokryzek et finalement, c'est avec la jeune institutrice Dora Diamant qu'il finit ses jours. Ils ne se marièrent jamais non plus, mais elle l'accompagna au sanatorium de Kierling, en Autriche, lui tenant la main jusqu'au dernier souffle, lorsque, le 3 juin 1924, la tuberculose, dont il souffrait depuis 1917, eut raison de lui.

Riche en émotions

Retour "à la maison", rue Gorazdova, en admirant la ville de nuit, éclairée de mille feux, et animée par l'envol inattendu, au pied du pont Charles, d'une véritable nuée de mouettes. La troupe aurait pu prendre le tram pour rentrer, mais a préféré marcher, afin de se dérouiller les jambes, de s'imprégner de l'atmosphère éclectique et unique de l'ancienne capitale de Bohême. La visite ayant duré plus longtemps que prévu, la première lecture de la deuxième, et non dernière, version de l'adaptation d'Hélène Theunissen est reportée. La fin de la *Lettre au père* suffira pour le samedi soir, après une journée dense et riche en émotion.

Le lendemain, pendant que Prague s'éveille, que les touristes, venus en nombre pour les trente ans de la révolution de Velours, s'agglutinent sur les trottoirs, que les taxis refusent certaines courses, car le centre est fermé à la circulation, le Théâtre en Liberté découvre, en toute sérénité, le texte d'Hélène pour un nouveau travail à la table, durant lequel chacun s'empare déjà de son rôle.

Bonne surprise, les coupes réalisées pour cette deuxième version s'avèrent efficaces, ce qui permettra d'ajouter d'autres extraits sans, pour autant, que la représentation ne dépasse les deux heures trente au-delà desquelles il est parfois difficile de maintenir l'attention des spectateurs.

"Je vais pouvoir regonfler un peu, mais pas excessivement, déclare la metteuse en scène. Donnons-nous un bon quart d'heure de texte en plus. Les pages qui se tournent, c'est de l'air, aussi. Tout comme quand vous changez de lieu, déplacez les tables... Cette chorégraphie doit être extrêmement soignée."

"Et la place du châteleur? demande Bernard Gahide. Je la trouvais plus forte dans la première version."

"Et la scène du sexe? s'inquiète Sylvie Perederejew. Tu sais que c'est le troisième de tes spectacles dans lequel je me fais prendre par derrière", sourit-elle. La discussion se poursuit... "Ce qui est beau ici, c'est le théâtre dans le théâtre, cette mise en abîme. Vous n'imaginez pas à quel point ce roman est magnifique", s'enthousiasme encore Hélène Theunissen.

L'après-midi de ce troisième jour sera consacré à la visite du vieux cimetière juif, un lieu chargé d'histoire, que l'on découvre après s'être recueilli devant les quatre-vingt mille noms de déportés inscrits en lettres noires et rouges sur les murs de la synagogue. Où l'on voit également les noms des camps vers lesquels les Praguais ont été emmenés. Et les dessins d'enfants qui illustrent leur voyage dans les trains de l'enfer...

Au dehors, un enchevêtrement de tombes, superposées les unes aux autres, où reposent douze mille Juifs, à quelques mètres de la maison natale de Franz Kafka qui, enfant, en longea souvent les murs.

Entre répétition, visite incontournable du château, recueillement dans la cathédrale, shopping souvenirs et chocolat chaud à l'amaretto dans le plus beau café Art déco de la ville, ce voyage à Prague continue à renforcer les liens scellés dès le premier jour. Une belle aventure s'achève, avant celle de la scène, de la vérité du théâtre, et de sa liberté.

→ Bruxelles, du 5 au 25 mars au Théâtre des Martyrs. Billeterie@theatre-martyrs.be ou 02.223.32.08

lalibre.be

L'intégrale

de notre récit, interviews, vidéos, grand format et photos sur notre site.